

*Un voyage dans les émotions,
la mort m'a réveillée...*

Partie 2

*Ne pleurons pas celui que nous avons perdu, mais réjouissons-nous
de l'avoir connu et d'avoir pu partager tellement de bons moments,
surmonté des difficultés et avoir connu un compagnon, un ami, un
fils, un père, en somme un homme exceptionnel que nous
n'oublierons jamais.*

S. B

Chapitre 9

Juillet 2013

Le Cambodge ou les retrouvailles avec des parties de moi

Le compte à rebours pour le Cambodge démarrait sa descente finale. J'étais en contact avec pratiquement tous les membres de la mission via Facebook. Et même si l'on ne s'était jamais vu, le fait d'échanger des messages avec notre présentation, nos premiers délires et questions me permettait de diminuer ma zone d'inconfort. Je ne partais plus seule avec des inconnus, mais j'allais retrouver des jeunes super attachants (j'étais une des plus vieilles) ainsi que cette femme avec qui j'avais sympathisée à Azay-le-Rideau et qui s'avérait être... notre chef de mission !

Avant de partir, j'ai reçu un magnifique signe de la vie : j'ai pu revoir le patron et ami de mon père. Il était dans la région pour un jour et m'a proposé d'aller manger un bout. J'en étais ravie car je pouvais parler avec lui. Il me rappelait certaines conversations que j'avais avec *lui* sur la vie, le travail, la famille. Nous avons abordé le sujet de papa, et j'ai pu en parler avec une émotion agréable, comme si la douleur s'était peu à peu envolée pour laisser place à cette tendre affection que je n'oublierais jamais, et que j'avais eu si peur de perdre. Je lui ai parlé de mon départ pour le Cambodge l'après-midi même. Il n'a pas paru très surpris. Son regard m'a rappelé que oui, j'étais bien la fille de mon père. Que mon besoin d'être reconnue comme telle se remplissait car je suivais ma voie.

A l'aéroport de Nice, j'attendais mon vol pour Paris Orly. J'allais dormir chez ma sœur puis elle m'emmènerait à Charles de Gaulle le lendemain. Plusieurs



sentiments m'envahissaient : la joie et l'excitation après tant d'attente ; l'appréhension du départ vers l'inconnu, vers l'apprentissage de moi-même et la découverte de choses que je ne pouvais imaginer. J'avais hâte de rencontrer en chair et en os ces camarades que j'avais déjà l'impression de connaître. Nous étions sur la même longueur d'ondes, tous impatients. Je me sentais soutenue par tous. Même par mon père, à travers ma mère, ma famille et son patron. Tous se demandaient comment je reviendrais. De mon côté je me disais juste : « je n'ai pas peur, je prends ce que je peux, les petits bonheurs et on verra bien. Pas besoin de tirer des plans sur la comète ». J'étais heureuse.

A Paris, alors que j'attendais la valise, énorme, j'ai ressenti ma première frayeur : la valise ne se trouvait pas sur le tapis qui tournait lentement. Sur l'écran du tapis, le message suivant venait de s'afficher : « livraison terminée ». J'étais toujours bredouille. J'ai décidé de ne pas paniquer et de me diriger tranquillement vers le service bagage. En avançant dans l'aéroport, petite surprise : ma valise m'attendait seule, en train de tourner sur le tapis en provenance de Marseille. Soulagée, j'ai pu attendre ma sœur et passer la soirée, veille de mon départ, chez elle. Par une énorme coïncidence, France 5 diffusait justement ce soir-là un reportage sur le Cambodge ! Un petit clin d'œil avant l'entrée dans ce pays. J'en profitais pour noter et apprendre quelques mots de Khmer, qui me permettraient d'établir un contact malgré la barrière de la langue. Je me couchais avec en tête la phrase d'un cambodgien interviewé : « On n'a rien à perdre car on a déjà tout perdu ».

Le lendemain, un vendredi, c'était le grand jour. J'arrivais en avance à l'aéroport et m'attablais avec ma sœur sur une terrasse de café, sirotant un cappuccino et un verre d'eau. Le petit stress commençait à monter et j'essayais de me convaincre que cela irait mieux lorsque j'aurais rencontré tous les autres. Finalement vers treize heures, je les ai rejoints devant le comptoir d'enregistrement : la rencontre a été géniale, l'entente était excellente, l'ambiance agréable, on riait déjà et nous nous présentions officiellement à ceux qui ne faisaient pas partie du groupe Facebook que l'on avait créé. Récupération de nos billets, au-revoir à ma sœur, passage de la sécurité : en avant pour l'aventure.

Nous avons patiemment attendu dans la salle d'embarquement pour prendre un A380 pour Bangkok puis Phnom Phen. Nous avons tous hâte, discussions de l'émission de la veille, passions nos derniers coups de fil aux familles et amis. Le vol, douze heures, ne me faisait pas peur. J'avais l'habitude. Je m'occupais en discutant, lisant et en regardant quelques films. La fatigue commençait à se faire sentir et je sombrais doucement. La nuit a été courte, nous étions tous épuisés mais excités, combinaison de deux émotions très fortes. Après un changement d'avion à Bangkok, nous étions finalement sur le sol cambodgien le samedi matin.

En sortant de l'aéroport pour prendre une bonne bouffée d'air, nous avons tous été pris par surprise par la chaleur des lieux. La luminosité, la poussière. Nous étions sur place, enfin. Une petite camionnette était venue



nous chercher et après quelques bringuebalements et surtout avec le dépaysement, nous sommes parvenus à notre hôtel, où nous resterions très peu de temps. La mission allait s'effectuer dans les campagnes en dehors de la capitale, nous allions rouler vers des villages reculés, tout en remontant au Nord du pays, vers Siem Reap et enfin redescendre vers les villages flottant du Tonle Sap.

L'hôtel était un havre de paix, comme pour nous revigorer, nous donner des forces et du courage pour la suite. J'assistais au premier briefing cet après-midi-là. Nous nous sommes tous présentés. Les règles de vie et de la mission ont été énoncées. Nous débutions cette mission par l'inventaire du matériel nécessaire pour les quinze prochains jours. Puis nous avons joué avec quelques enfants de l'orphelinat, partenaire de l'association. J'étais timide, je n'osais pas trop interférer dans la dynamique des enfants. Alors qu'ils nous chantaient quelques comptines, j'ai été éblouie par la joie, les rires et le bonheur qu'ils dégageaient. Ils n'avaient pas grand-chose, vivaient dans des conditions précaires mais ils inondaient de gentillesse et de sourire. Je ne les comprenais pas du point de vue du langage, mais mon cœur comprenait leurs messages. Je me laissais guider par leur accueil, jouais avec eux et m'approchais d'un plus jeune qui était resté de côté. Son regard m'a marquée, c'était comme une invitation. Je restais un peu en retrait et il s'est approché doucement pour jouer avec moi à la toupie. Je me sentais bien parmi eux. Comme la nuit tombait, nous avons doucement fait nos adieux, laissant derrière nous cette énorme leçon de vie. Nous nous sommes tous couchés très tôt, après une journée marquée par les rencontres, les sentiments chaleureux et les préparatifs.

Je me réveillais le lendemain aux aurores. J'avais passé une superbe nuit et me sentais prête pour la journée. J'avais également un peu peur, peur de l'inconnu et hâte de découvrir la suite. Nous avons pris la route dans notre petit bus, sur de la piste, vers Bathey, ce petit village du Nord, où nous allions débiter les consultations. Alors que nous roulions, je repensais au briefing de la veille. Nous partions pour une mission intense où nous serions accueillis par les villageois et dormirions dans les pagodes avec les moines ou chez l'habitant dans les villages flottants. Nous ne faisons pas de tourisme solidaire ni de tourisme humanitaire. Nous allions travailler les douze jours de notre mission et avions deux jours de repos pour souffler un peu. C'était ce que je cherchais, je voulais réapprendre qui j'étais, être confrontée à des conditions particulières, j'allais vivre parmi les bestioles, sans eau et électricité pendant quelques jours, dormir sous des moustiquaires. Je cherchais l'ailleurs et le nouveau : j'étais servie.

Le Cambodge me déroutait : la végétation tropicale était d'un vert émeraude, les routes étaient pratiquement toutes en terre ou en piste, même en ville. A Phnom Penh, les motos et les vélos nous encadraient en une quantité incroyable mais surtout portaient un nombre hallucinant de personnes : deux, trois, quatre parfois même cinq. Comme en Inde, le klaxon était utilisé pour s'annoncer mais ne rivalisait pas en termes de bruit et sonorité avec Bangalore. Les rues de la capitale étaient bondées et la chaleur moite. Des



drapeaux ornaient les rues, car nous étions en pleine période électorale. Nous avons mis environ quatre heures pour rejoindre Bathey. A notre arrivée, nous avons fait le tour de l'école pour y installer notre dispensaire de fortune. A midi, nous avons mangé dans la cuisine des bonzes à même le sol. En début d'après-midi, nous étions prêts. Du monde s'était amassé sous un arbre pour attendre au frais et cette foule se pressait pour voir les médecins que j'accompagnais. Il y avait plus de personnes que nous ne pourrions voir dans la journée, alors nous avons dû mettre en place un ordre de passage. Ceux que nous ne pouvions pas ausculter reviendraient le lendemain et encore le jour suivant. Nous avons prévu de rester trois jours afin de voir tout le monde.

Je gérais l'accueil, je pesais et mesurais. Je menais les « patients » dans l'antichambre où ils attendaient pour se faire ausculter. Je voyais la foule qui attendait calmement. Les traducteurs qui nous accompagnaient, nous aidaient à les faire patienter. Le plus difficile pour moi, c'était de ne pas pouvoir communiquer avec eux. Je ne pouvais le faire qu'avec les trois mots que j'avais appris, un sourire et un regard. Et eux, me renvoyaient un sourire tendre. Ils étaient avenants et me renvoyaient beaucoup plus que ce que j'avais l'impression de leur donner. Je me sentais, à mon humble niveau, utile. C'était peu mais c'était déjà beaucoup. L'association ne venait pas juste en mode « une fois et on s'en va ». Elle effectuait un suivi régulier de ces villages et de ces personnes, ne venant qu'à la demande et au besoin. Elle n'avait pas pour but de remplacer les dispensaires existants et n'intervenait donc que là où les dispensaires, s'il y en avait, étaient dépassés et demandaient un peu de soutien. Le soir tombait tôt et nous avons tout rangé à la lampe frontale. Ma douche, je l'ai prise en maillot de bain sous la gouttière d'un toit alors qu'il pleuvait à verse. La sensation de liberté que j'ai éprouvée était étrange, comme si une petite étincelle s'allumait dans mon cœur. Nous avons installé nos moustiquaires dans la pagode, avons joué un peu à la lueur de nos lampes frontales et nous sommes couchés sur des matras à même le sol.

La nuit a été très difficile. Un peu avant six heures du matin, la lumière du soleil inondait la pagode qui n'était jamais fermée, le bruit des oiseaux et des animaux me parvenait aux oreilles et enfin la matras n'était pas très confortable. Il faisait déjà très chaud malgré l'heure matinale. Nous débutons notre journée à sept heures. Il fallait profiter un maximum de la lumière du jour. Ce jour-là, j'avais la fonction d'assistante pour le médecin. J'aidais à tenir le registre et les statistiques des patients, des pathologies. J'ai énormément appris car le médecin avait qui je travaillais m'expliquait tout. Le regard des villageois était émouvant. Pour certains, ils n'avaient pas vu de médecin depuis des dizaines d'années. Ils étaient souriants et semblaient heureux qu'on les voie. Une vieille dame de quatre-vingt-dix ans me faisait face : une femme absolument magnifique avec un sourire et des yeux superbes. Les yeux, véritables miroirs de l'âme.

J'ai alors eu mon premier choc émotionnel, où je ne me suis pas sentie à la hauteur. Un jeune garçon de treize ans est entré, avec une énorme plaie dans le dos. Probablement dû à un coup de couteau. On devait faire preuve de sang-froid, et malgré la préparation et les briefings sur ce que nous serions



amenés à voir, je ne m'y attendais pas. J'étais anesthésié dans mes émotions, j'avais protégé mon âme. Plusieurs bénévoles nous ont rejoints en renfort, alors j'ai écouté mon instinct et apporté mon aide à d'autres postes qui manquaient de main d'œuvre. J'avais de la colère, de la frustration de voir ce genre de blessure sur un enfant et je voulais être proche du petit, lui apporter du soutien. Mais j'ai réprimé ces sentiments égoïstes, il ne fallait absolument pas qu'on l'étouffe ou lui fasse peur.

L'après-midi, plus de monde s'amassait sous l'arbre : les lieux environnants avaient appris la nouvelle des médecins et venaient en nombre pour en bénéficier. Parmi la foule, de plus en plus d'enfants. Il fallait s'en occuper pendant que les parents se faisaient ausculter alors certains bénévoles ont improvisé un « un deux trois soleil » dans le champ. Chaque bénévole avait un poste attiré mais devant les besoins, il nous arrivait de quitter nos postes pour donner du renfort à tel ou tel autre. Ma première leçon : autant avoir un cadre, une structure, une règle était primordial mais il fallait aussi s'adapter à la situation, être dynamique devant les circonstances. Nous bougions, mettions en place des roulements et revenions toujours à notre « état d'équilibre », cet état identifié par le cadre agréé par tous les participants. La journée a filé comme une comète. Nous avons tout rangé à nouveau puis nous sommes dirigés vers la pagode. Les enfants du village nous ont alors accompagnés, jouant et riant avec nous.

A la pagode, j'ai pris ma douche à l'extérieur grâce à un bidon d'eau. J'étais émerveillée par cette expérience insolite. Je ressentais un grand bonheur, j'étais vraiment heureuse, l'ambiance était géniale malgré les coups de speed et les différentes personnalités qu'on apprivoisait petit à petit. Chaque soir, nous faisons un débriefing de la journée, pour exprimer nos ressentis, laisser échapper les potentielles rancœurs pour éviter qu'elles ne pourrissent. Nous étions dans des conditions tellement intenses du point de vue de l'émotionnel que parler nous faisait un bien fou. Notre chef de mission, cette femme extraordinaire, nous écoutait, nous donnait des conseils et nous rappelait certaines règles de vie : attention à la cohue, garder l'entente, ne jamais être seul avec un enfant. J'avais mal au bas du dos et j'en prenais plein la vue. Je me rappelais l'épisode du garçon et ressassais cette impression d'être insensible, de ne plus rien ressentir. J'avais été dans un moment de désarroi, je n'avais pas su comment me rendre utile alors que les autres, les infirmières, les médecins, dentistes et aides-soignants avaient eu les yeux qui palpaient. Ils avaient été dans une situation « connue », une de celle qui les avait appelés à faire ce métier.

J'avais aussi ce souvenir de la foule, les yeux tournés vers moi, me culpabilisant parce que j'avais annoncé la dernière patiente de la journée. Il faisait nuit et nous devions stopper les consultations. Finalement, les enfants : ce miroir. J'avais envie de nouer un contact, je sentais qu'ils voulaient jouer, s'approchant comme je reculais, me fuyant comme je m'avançais. J'avais envie de m'ouvrir davantage à eux mais je sentais un blocage.



J'ai eu un mal fou à trouver le sommeil. J'entendais les animaux dehors et les souris ou lézards qui couraient le long des murs de la pagode. Le sol dur, la natte, la moustiquaire : je n'arrivais pas à trouver de position confortable. Je gardais aussi une main sur la moustiquaire car j'avais peur que les lézards entrent dans notre espace. Puis l'apothéose : à quatre heures trente du matin, une musique s'est mise à retentir dans la salle. Les bonzes étaient réveillés et se sont mis à parler. Le volume a augmenté petit à petit à chaque demi-heure qui s'écoulait. Je me levais, fatiguée, vers six heures, et me lavais à la lingette et au shampoing à sec. Petit-déjeuner au sol assez rudimentaire mais d'un tel régal. Je redécouvrais des saveurs de base, les repas tous ensemble étaient une fête. Nous mangions dans une harmonie incroyable. On a repris nos postes, avons montré quelques pas de danses aux enfants et recommencé notre journée intense. Je courrais partout mais je me sentais utile. Je me familiarisais avec les personnes, les méthodes et l'aspect improvisation maîtrisée qui était si nécessaire. La fatigue me faisait mal aux yeux mais je tenais bon. Je ne pouvais pas me plaindre : quand je voyais les villageois, les vieillards ou les enfants qui se tenaient en face de moi et ne faisaient que sourire avec une sincérité touchante, je ne pouvais pas me plaindre. Je savais que je rentrerais en France, à mon confort.

Les trois premières journées, j'avais vécu et vu tellement de choses que je n'arrivais pas à tout retranscrire dans un petit calepin que j'avais emporté. La vie et les nuits dans la pagode m'avaient montré que finalement j'étais capable de supporter des conditions différentes. J'avais l'impression de faire renaître en moi ce côté aventurier que j'aimais tant étant petite. Les patients, le garçon en particulier, m'avaient renvoyé l'image de mon impuissance. Mais doucement, une lueur d'espoir : j'avais peut-être été impuissante à gérer certaines situations mais je m'étais immédiatement portée volontaire pour aider sur d'autres postes, d'autres cas où je me sentais capable. Trouver les petites occasions où je pouvais être utile. Je réalisais lentement que nous avions tous un rôle, un quelque chose à apporter. J'avais été impuissante sur un côté de la balance, mais ma place était de l'autre côté. Je prenais doucement conscience que je faisais partie d'un groupe que je ne connaissais pas il y a encore quelques jours, mais que je partageais avec eux des émotions d'une intensité rare, que j'exprimais qui j'étais plus facilement. Je découvrais que j'étais en train de me dépasser. Je remerciais mon audace et mon courage à être sortie de ma zone de confort, à avoir fait le trajet vers cette expérience, mais surtout vers ma redécouverte et ma renaissance.

